

Colloques, congrès et conférences
sur le Moyen Âge
Collection dirigée par Jean Dufournet

9

VILLON ENTRE MYTHE
ET POÉSIE

Dans la même collection

1. « Si a parlé par moult ruiste vertu ». *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*. Textes publiés sous la direction de Jean Dufournet. 2000.
2. *Guerres, voyages et quêtes au Moyen Âge. Mélanges offerts à Jean-Claude Faucon*. Études réunies par Alain Labbé, Daniel W. Lacroix et Daniel Quérue. 2000.
3. « Ce est li fruis selonc la leire ». *Mélanges offerts à Charles Méla*. Textes réunis par Olivier Collet, Yasmina Foehr-Janssens et Sylviane Messerli. 2002.
4. *Formes de la critique : Parodie et satire dans la France et l'Italie médiévales*. Études publiées par Jean-Claude Mühlethaler. Avec la collaboration d'Alain Corbellari et de Barbara Wahlen. 2003.
5. *Villon et ses lecteurs. Actes du colloque international des 13-14 décembre 2000 organisé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris*. Textes édités par Jean Dufournet, Michael Freeman et Jean Dérens. 2005.
6. « Furent les merveilles pruvees et les aventures truvees ». *Hommage à Francis Dubost*. Études recueillies par Francis Gingras, Françoise Laurent, Frédérique Le Nan et Jean-René Valette. 2005.
7. *Romans d'Antiquité et littérature du Nord. Mélanges offerts à Aimé Petit*. Textes recueillis par Sarah Baudelle-Michels, Marie-Madeleine Castellani, Philippe Logié et Emmanuelle Poulain-Gautret. 2007.
8. *Des Tristan en vers au Tristan en prose. Hommage à Emmanuèle Baumgartner*. Textes recueillis par Laurence Harf-Lancner, Laurence Mathey-Maille, Bénédicte Milland-Bove et Michelle Szkilnik. 2009.
9. *Villon entre mythe et poésie*. Actes du colloque organisé les 15, 16 et 17 décembre 2006 à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris par Michael Freeman, Jean Dérens et Jean Dufournet. Textes édités par Jean Dufournet et Marcel Faure. 2011.
10. *Lire Aristote au Moyen Âge et à la Renaissance. Réception du traité Sur la génération et la corruption*. Textes réunis sous la direction de Joëlle Ducos et Violaine Giacomotto-Charra. 2011.
11. *Lire les textes médiévaux aujourd'hui : historicité, actualisation et hypertextualité*. Sous la direction de Patricia Victorin. 2011.

VILLON ENTRE MYTHE ET POÉSIE

Actes du colloque organisé les 15, 16 et 17 décembre 2006
à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris
par Michael FREEMAN, Jean DÉRENS et Jean DUFOURNET

Textes édités par Jean DUFOURNET et Marcel FAURE



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2011

www.honorechampion.com

À la mémoire de notre ami disparu, Michael Freeman
« *On n'existe pas seul, on n'est pas seul à être soi, on est
fait d'un tas d'autres. Leur perte déplace notre centre de
gravité.* »

(Alexandre Vialatte)

Ouvrage publié avec le concours du
CEMA
Université Paris III – Sorbonne Nouvelle

AVANT-PROPOS

Nous tenons d'abord à nous excuser de publier avec un grand retard les actes du colloque *Villon entre mythe et poésie*, que nous avons organisé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris les 15, 16 et 17 décembre 2006. Nous avons éprouvé un grand malheur : l'un des trois organisateurs du colloque, Michael Freeman, qui s'était chargé de préparer le recueil des actes en vue de l'édition, nous a quittés à la suite d'une maladie qui l'avait handicapé pendant de nombreux mois. Michael Freeman était un ami très cher, avec qui c'était un rare plaisir de travailler et dont l'absence continue à nous peser.

Lui disparu, nous avons tâché de faire au mieux. Nous avons décidé de publier presque toutes les communications en insérant entre chacune d'elles une ballade écrite à la manière de Villon entre 1870 et 2000. Ces textes ont été choisis par le plus grand spécialiste de la ballade, Bertrand Degott, que nous remercions chaleureusement.

Jean DUFOURNET et Marcel FAURE

Diffusion hors France : Éditions Slatkine, Genève
www.slatkine.com

© 2011. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN : 978-2-7453-2115-2

Frères humains, ô pécheurs endurcis,
Quand sonne l'heure où la mort nous saisit,
Résignons-nous à retourner en poudre ;
Fût-il un monde après ce monde-ci,
Quel est le dieu qui nous pourrait absoudre ?

Jean-Victor PELLERIN,
Miel et fiel (1962).

« LANGUES CUISANS, FLAMBANS ET ROUGES » :
LA MÉDISANCE ENTRE AFFABULATION ET POÉSIE

Le *Testament* et les autres poésies de Villon¹ nous donnent une clé de lecture de son temps, subjective et philosophique à la fois, car le poète y dévoile la relativité du monde et de ses tensions, ainsi que la vanité de rapports fondés sur l'incertitude et les apparences :

Rien ne m'est sûr que la chose incertaine ;
Obscur fors ce qui est tout évident ;
Doute ne fais fors en chose certaine (...)
(PD VII, *Ballade du concours de Blois*, v. 11-13)

Là où tout est vrai qui semble vrai, l'on a du mal à se résigner à l'univocité responsabilisante et dangereuse des signes : Villon hésite à accepter de paraître ce qu'il est, préférant être ce qu'il paraît. Ayant une prédilection pour les jeux qui légitiment le recours aux masques, il fait l'expérience de la parole, seul moyen de se dérober à l'infini à l'écrasante emprise du Concret :

(...) Et qui plus vrai, lors plus me va bourdant ;
Mon ami est qui me fait entendre
D'un cygne blanc que c'est un corbeau noir (...) (*Ibid.*, v. 24-26)

La parole met à distance la réalité à tel point que celle-ci perd ses contours, devient floue, absorbe les résidus du Sens, évacue les fragments d'une vérité relative, non contradictoire malgré les instances diverses, individuelles, qui peuvent se manifester.

Opérateur du mot, Villon sait que manipuler le monde au plan langagier est possible et cette conscience, dont témoignent beaucoup de ses *Poésies*

¹ Nous avons utilisé les éditions suivantes : F. Villon, *Poésies*, éd. J. Dufournet, Paris, Flammarion, 1992 (GF, 741) ; id., *Poésies*, éd. J. Dufournet, Paris, NRF-Gallimard, 1973 (coll. *Poésie*). Le texte de Villon sera cité d'après la première des deux éditions indiquées, celle de 1992. Nous signalons également d'autres éditions récentes : F. Villon, *Poésies complètes*, éd. par Cl. Thiry, Paris, LGF, 1991, et id., *Lais, Testament, Poésies diverses*, éd. et trad. par J.-Cl. Mühlethaler, avec les *Ballades en jargon*, éd. et trad. par E. Hicks, Paris, Champion (« Champion Classiques »), 2004.

Diverses, véritable manifeste d'un Moi désenchanté, retouche et redessine au niveau intentionnel les frontières du réel, du matériel, mais aussi du crédible et même du souhaitable.

La *senefiance* des choses adhère alors aux choses mêmes. Elle se recompacte dans la quête d'une unité possible : celle de l'âme, d'abord, qui reste à connaître (« Je connois tout, fors que moi-mêmes »²), qui seule peut faire la part de la vérité et du mensonge, du bien et du mal, d'instances tour à tour vraies ou fausses (« Bourde, verté, aujourd'hui m'est tout un »³).

La parole a un poids énorme dans un monde où son pouvoir se manifeste de manière tantôt directe, tantôt détournée, pour déterminer voire modifier le cours des événements. Chaque modification est perçue comme un bien ou un mal selon le point de vue de ceux qui la saisissent ou la subissent. La parole, avec ses contreparties de douleur et d'amusement, substitue des histoires à d'autres, crée de nouveaux univers, d'abord fictionnels puis réels.

I

La médisance n'est qu'un aspect parmi d'autres qui caractérise la poésie de Villon, jouant de tous les codes et pouvoirs du langage. Véritable modalité expressive et poétique, elle met en jeu la notion de *mal*, sous-entend le caractère volontaire d'une énonciation nuisible, performative. Elle fait apparaître le danger au cœur même de la parole. Dire le mal c'est faire le mal, mais aussi mentir, détruire, rejeter dans le domaine du faux, action préalable à toute reconstruction.

Dans ce sens, Villon atteste un sentiment peut-être commun pour l'époque, quant aux rapports du mensonge à la médisance. C'est l'aspect intentionnel qui fait la différence, ainsi que la raison justifiant le choix de mentir.

On lit dans un rondeau de Gilles des Ourmes, en réponse à un autre de Charles d'Orléans⁴ :

Pour bien mentir souvent et plaiement,
Mais qu'il ne tourne a aucun prejudice,
Il m'est advis que ce n'est point de vice,
Mais est vertu et bon entendement⁵.

² PD III, *Ballade des menus propos*, v. 8.

³ PD VII, *Ballade du concours de Blois*, v. 28.

⁴ Nous citons les textes poétiques de Gilles des Ourmes et de Charles d'Orléans d'après un article de G. Pinkernell, où ils sont repris, intitulé « La ballade franco-latine *Parfont conseil eximium* : une satire peu connue de Villon contre Fredet, favori de Charles d'Orléans », *Zeitschrift für romanische Philologie*, 103 (1987), p. 300-318.

⁵ Ibid., p. 316-317.

L'écuyer du duc d'Orléans évoque la possibilité de mensonges plaisants, poétiques, s'ils ne nuisent à personne. Il ajoute :

On en voit maint eslevé haultement,
Bien recueilly et requis en service,
Pour bien mentir souvent et plaiement⁶.

Les jeux d'affabulation sont prisés, la poésie n'étant, peut-être, que manipulation du vrai, codée par des règles parmi lesquelles l'intention de nuire ne figure pas.

Mais controveurs qui mentent faulcement
Pour diffamer quelcun par leur malice,
Soient pugniz par droit, selon justice !
Pour ce, chascun s'avise saigement
Pour bien mentir souvent et plaiement⁷.

Le respect des règles, des apparences, fait partie des codes comportementaux qui sont en train de se dessiner dans les cours en cette fin du Moyen Âge. La « mesure » est importante, car elle permet d'embellir la réalité, de l'exprimer de manière adéquate, déplaçant les frontières du dicible, modifiant la perception du mal reçu ou imparti, justifiant le poids des effets produits selon le masque changeant des intentions apparentes (au plan langagier, on le sait, l'intention justifie souvent les moyens).

C'est le jeu difficile du flatteur, poète car affabulateur au quotidien, au double ou triple visage, devant gérer les rapports et les situations, maîtriser la production et deviner la réception de messages riches d'un sens qui est à la fois relatif et absolu, de messages polysémiques suivant les contextes, le degré de conscience, le désir de savoir ou d'ignorer de chacun.

On peut mentir « plaiement » ou « faulcement », selon Gilles des Ourmes. Or celui-ci écrit sa pièce à la cour du duc d'Orléans, à l'époque même où Villon était là (entre 1456 et 1460), en quête de protection, et participait aux concours poétiques qui y étaient organisés. Si l'on en croit Pinkernell⁸, le poète aurait dit du mal de Fredet, le favori du maître, en parodiant la ballade de Charles d'Orléans *Bon regime sanitatis* dans sa ballade franco-latine *Parfont conseil, eximium*.

⁶ Ibid., p. 317.

⁷ Ibid.

⁸ Art. cit.

Gilles répond maintenant, par son rondeau, à celui où le duc manifestait sur un ton autrement dur son mépris vis-à-vis des menteurs :

Mentez, menteurs a carterons !
 Certes point ne vous redoubtons,
 Ne vous, ne voustre bavere.
 Loyaulté dit, de sens garnye :
 « Fy de vous et de voz raisons ! »⁹

Et plus loin :

Voz parlez, pires que poisons,
 Boutent par tout feu en maisons.
 Que voulés vous que l'en vous die ?
 Dieu tout puissant si vous mauldie,
 Vous donnant de maulx jours foisons !¹⁰

Or Pinkernell reconnaît dans ces textes des allusions à Villon, dont on cite le refrain de sa *Ballade du Concours de Blois* (« Bien recueully, debouté de chascun »¹¹) : si tel était le cas, Charles d'Orléans le ferait apparaître comme un « médisant déloyal, indiscret et envieux », de petite envergure (« a quarteron »), qui ne mérite pas d'accéder à ses faveurs. Le critique souligne que « le sujet du poète-menteur devait être discuté à Blois juste à l'époque du séjour de Villon. (...) Charles se montre franchement hostile au concept de la poésie mensonge, considérant qu'en définitive tout menteur est un fâcheux qui menace la paix domestique »¹².

Le passage à Blois, qu'il ait été ou pas pour Villon l'occasion de mesurer sa capacité d'intervenir concrètement – par la ruse – dans un contexte réel (une tentative de succéder par la médisance à Fredet dans les sympathies de Charles ?), a tout de même permis au poète de s'interroger et de réfléchir en profondeur aux pouvoirs de la parole flatteuse et menteuse, forte mais aussi fragile car susceptible d'endurer l'échec.

Villon évolue mal à la cour : « On ne vous prise deux boutons,/ Et pour ce – lui dit Charles d'Orléans, s'il est vrai qu'il s'adresse au poète – nous vous deboutons »¹³. Le poète a donc éprouvé la faillite, constatant peut-être aussi que le langage n'agit dans le monde *réel* que s'il va de pair avec

⁹ Ibid., p. 316.

¹⁰ Ibid.

¹¹ PD VII, *Ballade du concours de Blois*, v. 10 et *passim*.

¹² Art. cit., p. 317, n. 32.

¹³ Ibid., p. 316.

d'autres formes de pouvoir. La part résiduelle de sincérité qui traverse sa manière de jouer constitue paradoxalement un élément de faiblesse. Pauvre, faible, Villon est inadapté dans la vie sociale, s'exposant trop, trop maladroit pour survivre à la cour, pas assez rusé pour mener le jeu raffiné des apparences compliquées, fréquentant les faibles et les affamés lorsqu'il hante les rues.

II

Victime réelle du jeu, Villon parle ouvertement dans ses ballades :

Que vaut piper, flatter, rire en traison,
 Quêter, mentir, affirmer sans fiance,
 Farcer, tromper, artifier poison,
 Vivre en péché, dormir en défiance
 De son prouchain sans avoir confiance ?
 (PD I, *Ballade de bon conseil*, v. 21-25).

Ces « bons conseils » sont maintenant, comme ils le semblent, à prendre au pied de la lettre : ils gardent peut-être le souvenir de tant d'insuccès passés. Villon a déjà expérimenté l'inutilité de la flatterie, de la médisance, en ville comme à la cour. Même le langage est relatif et peut rester prisonnier de lui-même, de sa propre involution : « Tant parle-on qu'on se contredit »¹⁴ ; il donne un pouvoir illusoire au poète, qui n'a pas vraiment la force ni n'est à même de s'en servir au quotidien. La réitération le désémantise : « Tant raille-on que plus on n'en rit »¹⁵ ; du coup, Villon accède à un niveau supérieur de conscience : « Je connois au pommier la pomme »¹⁶ ; il a une vision fine des choses : « Je connois quand tout est de mêmes »¹⁷ ; il distingue le vrai du faux, le réel et l'apparent : « Je connois vision et songe »¹⁸. Le poète est déçu, mais aussi désabusé : « Il n'est engendrement qu'en boin »¹⁹ ; il est sur la défensive : « (...) Ne lotz que dettes mettre

¹⁴ PD II, *Ballade des proverbes*, v. 9.

¹⁵ Ibid., v. 25.

¹⁶ PD III, *Ballade des menus propos*, v. 4.

¹⁷ Ibid., v. 6.

¹⁸ Ibid., v. 21.

¹⁹ PD IV, *Ballade des contre-vérités*, v. 9.

en ni »²⁰, « Ne vraie amour qu'en flatterie »²¹, « Ne vrai rapport que menterie »²².

Les poèmes écrits à la cour de Blois-Orléans, pour reprendre la répartition des *Poésies diverses* proposée par Henry et Rychner, loin d'être de simples jeux poétiques, contiennent les points de vue du poète, qui dévoile son désenchantement. Dorénavant il recherchera dans la pratique de la parole non pas tant un moyen d'exercer son influence sur la réalité (le flatteur-menteur semble avoir raté son but : il lâche donc la prise), que le sens d'un isolement définitif, déconstructeur, poétiquement libérateur.

Paradoxaux au point de vue de la forme, ces poèmes accumulent des vérités ponctuelles quant au réseau des causalités du monde (le « tant... que... » de la *Ballade des proverbes*), des positions personnelles (le « je » de la *Ballade des menus propos*), des vérités plutôt aigres (dans la *Ballade des contre-vérités*) :

Voulez vous que verté vous die ?
Il n'est jouer qu'en maladie,
Lettre vraie qu'en tragédie,
Lâche homme que chevalereux,
Orrible son que mélodie,
Ne bien conseillé qu'amoureux.

(PD IV, *Ballade des contre-vérités*, envoi, v. 25-30)

Et ces vérités relatives, qui sont celles du temps²³, Villon les fait siennes en rehaussant l'envoi d'un acrostiche. Son pessimisme va informer la poésie plus profonde et complexe du *Testament*.

²⁰ Ibid., v. 12.

²¹ Ibid., v. 13.

²² Ibid., v. 15.

²³ Nous répondons ici à la remarque pertinente de Bernard Ribémont, insérée dans son compte rendu de notre recueil d'articles de 2003 : « La question qui demeure et que, me semble-t-il, l'auteur ne pose pas avec suffisamment de soin, est de quelle vérité il s'agit : vérité, valeur absolue ou bien vérité du temps ? Il est vrai que, comme L. Pierdominici le relève à plusieurs reprises, La Sale est ambigu au devant des valeurs du temps. Mais ne joue-t-il pas surtout avec une rhétorique de la vérité (...) ? » Cf. B. Ribémont, « L. Pierdominici, *La Bouche et le corps. Images littéraires du quinzième siècle français*, Paris, Champion, 2003 », Cahiers de recherches médiévales, Comptes rendus, <http://crm.revues.org/document245.html>. Or il s'agit bien d'une vérité relative, d'un ensemble de vérités ponctuelles, où l'apparence garde tout son poids et a son importance pour une époque où la perception/compréhension du relatif et celle de l'Absolu, dont les frontières demeurent floues, se modifient. Quant à La Sale, comme le fait Villon à d'autres niveaux et en rapport avec d'autres problématiques, il joue bien sûr avec une rhétorique de la vérité (mais aussi avec une rhétorique de la nostalgie, finissant peut-être par croire à ses propres jeux).

Le poète a-t-il appris la leçon ? Apparemment oui, car il n'est plus médisant. Il croit et affirme au contraire qu'il faut dire le bien :

Combien que j'ai lu en un dit :

Inimicum putes, y a,
Qui te presentem laudabit,
Toutefois, nonobstant cela,
Oncque vrai homme ne cela
En son courage aucun grand bien,
Qui ne le montrât çà et là :
On doit dire du bien le bien.

(PD VIII, *Épître à Marie d'Orléans*, « Double ballade », v. 49-56)

Dans ce cas, Villon ne redoute pas la part de mensonge que contient toute flatterie et s'en tient au plan littéral des affirmations ; il souhaite rester à la surface des mots, qu'il invite ici à prendre à la lettre. Là où il voit du bien, il veut croire à la sincérité de ses manifestations. Il veut également qu'on le reconnaisse.

Ayant fait l'expérience du mal (le mal commis comme le mal subi, à Blois, à Bourges, à Meung-sur-Loire), il affirme maintenant le bien et veut donner dans le *Testament* une image de lui rapetissante, certes, mais aussi avantageuse, destinée à lui attirer la sympathie et cette bienveillance qu'il dit n'avoir jamais connues. C'est pourquoi il n'est pas médisant. Lorsqu'il s'en prend à Thibaut d'Aussigny, qui l'a « pu (...) d'une petite miche/ Et de froide eau tout un été » (T II, v. 13-14), il souligne :

Et s'aucun me vouloit reprendre
Et dire que je le maudis,
Non fais, se bien le sait comprendre,
En rien de lui je ne médis.
Veci tout le mal que je dis :
S'il m'a été misericors (...) (T III, v. 17-22)

Villon est objectif dans la reconnaissance du mal, des torts (surtout lorsqu'il s'agit de ceux qu'il a subis, car au demeurant : « Il n'est (...) / Ne lotz que dettes mettre en ni », déjà cité). Ses positions sont transparentes : ainsi, lorsqu'il passe du plan des affirmations à prendre au pied de la lettre à celui des affirmations à comprendre par antiphrase (« Si prierai pour lui de bon cœur (...) Mais quoi ? ce sera donc par cœur, (...) Prière en ferai de Picard » ; T V, v. 33-37) : il nous tend ici la main et nous aide, dans ce cas, à décoder l'ironie de ses registres.

Peut-être faut-il voir, dans son attitude, cette forme de sincérité paradoxale qui prive les jeux du langage de leur pouvoir, de leur emprise sur le réel ; il

ne faut pas dire le mal, même si le poète sait ce qui peut mener l'homme au mensonge et à la médisance :

Quand l'empereur l'ot remiré
De Diomédès tout le dit :
«Ta fortune je te muerai
Mauvaise en bonne», si lui dit.
Si fit-il. Onc puis ne médit
A personne, mais fut vrai homme. (T XX, v. 153-158)

C'est le malheur qui mène le pirate Diomédès au brigandage (« Se comme toi me pusse armer,/ Comme toi empereur je fusse » ; T XVIII, v. 143-144). Le mauvais sort (« Saturne me fit mon fardelet »²⁴) place l'homme en position d'attaque pour se défendre, pour se protéger. Lorsque le sort change, Diomédès n'est plus médisant, il ne dit plus de mal à personne.

Le poète semble prêt à comprendre les raisons qui déterminent chaque comportement : d'ailleurs, cet argument peut être versé au dossier de sa propre cause, qu'il lui faut plaider. Il n'est ni médisant, ni menteur, les deux qualités s'associant en son esprit :

Par trop aimer n'ai rien vendu
Que nul me puisse reproucher,
Au moins qui leur coûte mout cher :
Je le dis et ne crois médire,
De ce je me puis revenger :
Qui n'a méfait ne le doit dire (T XXIV, v. 187-192)

Encore une fois l'intention est importante pour départager le bien du mal. Et du faux. Villon ne le dit pas ouvertement : il use pour cela de l'ironie.

Il refuse la médisance surtout lorsqu'il en est la victime, lorsqu'on affirme le mal dans le but de lui nuire ; c'est alors qu'il conseille la recette qu'il dit avoir reçue de Macaire, ne l'ayant pas trouvée dans le *Viandier* de Taillevent :

En riagal, en arsenic rocher,
En orpiment, en salpêtre et chaux vive
(...)
Soient frites ces langues ennuyeuses !
(T, *Ballade des langues ennuyeuses*, v. 1421-1431)

²⁴ *Débat du cœur et du corps*, v. 32.

Car Villon a été l'objet de discours cuisants, qui l'ont blessé :

Item, à sire Jean Perdrier
Rien, n'à François, son second frère ;
Si m'ont voulu toujours aidier
Et de leurs biens faire confrère,
Combien que François mon compère
langues cuisants, flambants et rouges,
Mi-commendements, mi-prière,
Me recommanda fort à Bourges. (T CXL, v. 1406-1413)

Comme l'a montré Jean Dufournet, ce huitain signifie peut-être que François Perdrier, appartenant au milieu de la finance, a dit du mal de lui dans la ville de Bourges, ou bien qu'il lui a recommandé la médisance, conseil que Villon aurait refusé de mettre en pratique²⁵.

Le poète a beaucoup d'ennemis. Certains ont eu des attitudes méprisantes à son égard, comme la femme de maître Pierre Saint-Amant :

Item, et pour ce que la femme
De maître Pierre Saint-Amant
(Combien, se coulpe y a à l'âme,
Dieu lui pardonne doucement !)
Me mit ou rang de caïmant,
Pour *Le Cheval blanc* qui ne bouge
Lui changeai à une jument,
Et *La Mule* à un âne rouge. (T XCVII, v. 1006-1013)

Elle l'aurait traité de mendiant, voire de malfaiteur. Il s'agit pour Villon d'une véritable insulte.

III

Si le poète a été l'objet de médisance, il a à son tour, quoi qu'il en ait dit, pratiqué cet art, qui devient chez lui hautement affabulateur. Villon médit ou maudit tantôt directement, tantôt de manière plus subtile, voilée et détournée.

D'une part, il s'en prend au destin, qui a été dur et cruel envers lui. Il médit ou maudit²⁶ ouvertement pauvreté, en laquelle il ne réside jamais de

²⁵ Cf. F. Villon, *Poésies*, éd. cit. de J. Dufournet, 1992, p. 438, note explicative relative aux vers 1410-1413.

²⁶ Sur les fines gradations sémantiques de ces deux verbes, dont Villon retient pourtant la proximité sémique plutôt que la distance, on peut lire l'article de J.-Cl. Mühlethaler, « François Villon à l'école de la lettre pervertie : le début du *Testament* ou la satire

grande loyauté (*T* XIX, v. 152), puis vieillesse²⁷ et, pour finir, la mort²⁸. Ce sont autant d'arguments qui permettent au poète de plaider sa cause, de rappeler son sort, déterminé dès sa naissance par la rigueur de Fortune (« Saturne me fit mon fardet », déjà cité).

De l'autre, Villon maudit Amour, source de malheur et de chagrins :

Et s'aucun m'interroge ou tente
Comment d'Amour j'ose médire,
Cette parole le contente :
Qui meurt, a ses lois de tout dire. (*T* LXXI, v. 725-728)²⁹

Apparemment, c'est comme si le poète hésitait toujours à affirmer ouvertement, à s'afficher et à prendre une position de rupture, que ce soit à l'égard d'un concept, d'un sentiment ou d'une idée, ou bien d'une personne ou d'un groupe de personnes. C'est ainsi lorsqu'il s'exprime à l'égard des femmes :

Qui les meut à ce ? J'imagine,
Sans l'amour des dames blâmer,
Que c'est nature féminine,
Qui tout uniment veut aimer (...) (*T* LXIII, v. 609-611)

Villon traite des femmes, volages ou traîtresses, qu'il maudit implicitement, même s'il dit ne pas vouloir « blâmer l'amour des dames ». En fait, il s'en prend à Amour (huit. LXXI), à Catherine de Vaucelles³⁰, aux « folles amours »³¹, à son amour, la « chère rose » intéressée à l'argent plutôt qu'à lui, fausse jusque dans ses silences incompréhensibles (huit. XC), à « fausse beauté »³², etc.

Pour « oser » maudire ouvertement ces dames, Villon, légitimé par la mort (« Qui meurt, a ses lois de tout dire », déjà cité), en réfère à son expérience humaine, à la solitude qu'il dut endurer. Mais son discours demeure ici dans le cadre rhétorique de la poésie, d'un langage stéréotypé, codé, ce qui justifie des prises de position plus directes (car elles sont plus abstraites).

Dans la réalité, il est dangereux de médire de quelqu'un, d'afficher une position arrêtée, de se montrer sans fard, ce qui peut exposer au danger de la représaille, de la vengeance. Peut-être Villon l'a-t-il expérimenté à Blois.

L'homme bien fol est d'en médire (*T* CXIX, v. 1186),

affirme-t-il à propos des frères mendiants, des dévotes et des béguines, rencontrés à Paris ou à Orléans (*T* CXVI), qu'il s'engage à « honorer » (*T* CXIX, v. 1182-1184). L'homme est bien fou s'il dit du mal d'eux,

Car, soit à part ou en prêcher
Ou ailleurs, il ne faut pas dire,
Ces gens sont pour eux revancher. (*Ibid.*, v. 1187-1189)

On voit alors que si Villon ne médit pas au plan des significations littérales (et s'il ne le fait pas, en réalité c'est parce que cela est risqué, non pas à cause du respect qu'il doit à ces religieux), la médisance devient méchanceté subtile, les vraies convictions du poète restant sédimentées sous les strates épaisses du double sens, car ses affirmations tournent vite à l'antiphrase. Comment ne pas comprendre son discours sur les frères mendiants, à qui il donne « de grasses soupes jacopines » ?

Et flans leur fais oblation ;
Et puis après, sous les courtines,
Parler de contemplation. (*T* CXVI, v. 1163-1165)

Ce serait Dieu qui les rémunère ainsi, car

Il faut qu'ils vivent, les beaux pères,
Et mêmement ceux de Paris.
S'ils font plaisir à nos commères,
Ils aiment ainsi leurs maris. (*T* CXVII, v. 1170-1173)

Villon médit évidemment des religieux, nous donnant lui-même la clé de lecture de ses registres poétiques. Cette clé est bien celle de son ironie, grinçante et sincère. Il nous permet ainsi de passer du plan des significations claires (trop dangereuses car susceptibles de lui attirer l'antipathie des gens visés, comme il nous le fait entendre) à celui des vérités cachées. Parfois il ne dit rien du tout : « Je pri pour lui (Tacque Thibaut), *et reliqua*,/ Que Dieu lui doint, et voire, voire !/ Ce que je pense,... *et cetera*. » (*T* LXXIII, v. 742-744). Mais lorsqu'il se tait, c'est aussi pour se cacher :

impossible », *Ce est li fruis, selonc la letre*. Mélanges offerts à Charles Méla, études réunies par O. Collet, Y. Foehr-Janssens et S. Messerli, Paris, Champion, 2002, p. 477-491.

²⁷ *T* XLVII-LVI : *Regrets de la belle Hëaumière ; Ballade de la belle Hëaumière aux filles de joie*.

²⁸ *Ballade des dames du temps jadis*.

²⁹ Cf. J.-Cl. Mühlethaler, art. cit.

³⁰ *Double Ballade*, v. 661.

³¹ *Ibid.*, v. 629.

³² *Ballade à s'amie*, v. 942.

Mais i ne di proprement où
 Iquelles passent tous les jours ;
 M'arme ! i ne seu mie si fou,
 Car i veuil celer mes amours (T CIV, v. 1066-1069)

Il ne veut pas dire quel endroit fréquentent les deux dames poitevines du huitain CIV pour ne rien révéler de ses propres amours (même s'il semble avouer plus loin qu'il connaît bien les bordels³³). De même, il ne dit rien sur les amours d'Ythier Marchant (T XCIV, v. 975-977), car celui-ci le haïrait pour toujours, ce qui donne libre cours à la fantaisie du lecteur.

Objet de médisance dans la vie réelle – et celle des autres est toujours plus nuisible que la sienne –, Villon ne peut être médisant que dans la vie fictionnelle du monde poétique qu'il construit. Dans ce monde, il s'en prend ouvertement à des notions, qu'en l'occurrence il personnifie (Amour, Vieillesse, etc.), ou à des personnages, comme par exemple son clerc Firmin qui de toute évidence n'existe pas : « S'il me dément, je le maudis » (T LVII, v. 567). Il fait aussi des affirmations, parfois très ouvertes : « Oncques grand chaud n'eurent aux fesses », dit-il à propos des patriarches et des prophètes (T LXXXI, v. 808), qui ne peuvent plus prendre ombrage.

À mesure que le risque de s'exposer augmente, la teneur de ses véritables pensées au sujet des légataires, qui sont des personnages réels, s'enfouit sous les couches d'ironie qu'il répand avec générosité, avec la bonté apparente de la fausse candeur, du respect des autorités et des institutions (par exemple, il « prie » pour ses ennemis, ce que l'Église nous dit de faire, v. 29-30 ; sa « pitié » vis-à-vis du bâtard de la Barre n'est pas refroidie, aux v. 761-768, etc.).

Il est inutile de passer en revue tous les personnages de la partie testamentaire du poème, le cortège des heureux légataires qui retiennent depuis longtemps l'attention des critiques et des savants. On s'aperçoit que la position de Villon à leur égard est partagée entre « dire du mal » d'eux et « leur faire du mal ».

Dans le premier cas (dire du mal), le poète leur attribue des dons qui en évoquent le sort (Jean Cornu et Pierre Baubignon sont des cocus, T XCV), ou qui rappellent leurs défauts, leurs vices ou comportements honteux (un casque et deux hallebardes à frère Baude, T CXX). Il change leur nom (Michaut Cul d'Oue, T CXXXV).

Dans le deuxième cas (faire du mal), il leur fait des dons dangereux, qui changent la morphologie de la personne ou en modifient la nature, par exemple dans le sens d'une animalisation. Ce sont des dons nuisibles, actifs,

³³ Ballade des langues ennuyeuses, v. 1450.

qui provoquent une maladie (la doublure de ses sacs à Jean Laurens, pour qu'il s'en frotte les yeux, T CXXIV) ou la mort des destinataires (un gros glaçon pris dans la Marne à Colin Galerme, T CLIV).

Dire le mal et faire du mal reviennent quasiment au même, dans l'optique de la vengeance qui connote le *Testament*. Dire le mal ou faire le mal permettent au poète de balayer son univers d'un souffle diabolique (car la médisance est bien diabolique, ainsi que le rappellent les langues chaudes, cuisantes comme les flammes qui la symbolisent) ; du coup cet univers est parcouru par la vague renversante des objets, des corps démembrés, des bêtes qui explosent dans le triomphe informe des bivalves et des batraciens.

IV

Le côté médisant de la vie et du monde, dont Villon a fait l'expérience, contamine sa poésie, la rehaussant de toutes les vérités de son âme. Le poète s'y montre tel qu'il est et tel qu'il voudrait être. La relativité de ces vérités fait qu'elles ne sont pas contradictoires, mais complémentaires, signifiant la simultanéité de toutes les vies que Villon eût pu vivre : une vie de bonheur, dans la joie de plaisirs légitimes (ces plaisirs qu'il évoque dans la ballade des *Contredits de Franc Gontier*) ; une vie dans le mal, tirant profit et s'enrichissant de coups menés à bien (mais lesquels ?).

Cette sincérité foncière prive le mensonge de son impact, condamnant Villon à exister dans le monde poétique d'une solitude créatrice, éloignée du réel. Seul, il plaide sa cause et médite à la fois. Il frappe et déloge. Cependant, sa vengeance idéale n'exclut pas son contraire, la possibilité du rachat.

Au moyen de la médisance, le poète attire les ennemis dans la nasse des signes dont il tisse la trame. Mais il leur offre également la possibilité de devenir ses amis, de soutenir sa cause, de l'aider. Peut-être les invite-t-il à lui tendre la main et à mériter des legs qu'eux-mêmes priveraient alors, par de nouvelles attitudes, de leur ambiguïté dangereuse. Seuls les légataires peuvent casser toute antiphrase, désémantiser les dons de leur acception négative, en étant les amis du poète.

Ou alors, en accédant à son monde, les vieux retrouveraient leur jeunesse, les impuissants leur vigueur. Qui aurait un beau pignon, qui des miches de pain... Peut-être est-ce le sens de cette fraternité que Villon a toujours recherchée et qu'il crie, maintenant, selon la logique des « contraires », avec toute la force de son ironie douloureuse.

Le sens d'une fraternité humaine pourrait amener tout le monde à voir dans le sort commun de la maladie, puis de la mort, la source d'un dialogue où même la médisance dit l'amour de l'imperfection, le respect de la limite. Aime bien qui châtie bien. Villon, médisant dans le seul monde qu'il peut

dominer, crie son désir d'amour, de proximité et de chaleur dans le monde réel où l'on a dit du mal de lui, ce monde qui ne l'a pas écouté à temps.

Luca PIERDOMINICI
Université de Macerata, Italie

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS
(AN 2,000)

Dites-moi où, en quel pays
Est Fathma, la belle foraine,
Théo, Judic, au teint d'iris
Qui furent beautés de la scène,
La même Fromage, Émilienne
Aux doux yeux, au nez polisson
Qui grâce eurent trop, plus qu'humaine,
Ousqu'à sont, malheur, ousqu'à sont ?

Où est la gloire de Paris
Madame Carnot, souveraine
De Montmartre et de Saint-Denis
Jusqu'à la barrière du Maine
Yvette Guilbert, la sereine
Qui cinquante ans de la chanson
Tint le sceptre sans perdre haleine
Ousqu'à sont, malheur, ousqu'à sont ?

Duhamel fraîche comme un lys
Qui chantait à voix de sirène
Et qui sous de trop nombreux bis
Mourut la dernière semaine.
La Goulue à folle dégaine
Qui de la danse et du chausson
Avec Grille d'Égout fut reine
Ousqu'à sont, malheur, ousqu'à sont ?

Dès qu'on lit Villon, éclate son originalité irréductible : il est différent de ses mythes et de ses légendes qui le réduisent à un simple dévoyé ou le compliquent à l'excès, différent de lui-même et de ses compagnons de ribote par l'éclair et l'éclat du génie et par la contraction poignante de la facétie, différent des rimeurs de cour, en dehors de toutes les catégories littéraires et mondaines dans des œuvres qui semblent dépouillées de toute convention.

Si Villon aime à se masquer et à parler par antiphrase, c'est peut-être parce qu'il ne peut contempler son âme dévastée sans écoëurement ni révolte. Ces angoisses lui ont permis de survivre parmi les génies de notre littérature, et son œuvre, si travaillée, ne se fige jamais dans une beauté glacée. Des formules fulgurantes nous restituent personnages et scènes, ou traduisent ses obsessions : la pauvreté qui le suit à la trace, l'anéantissement total de la mort... Son style simple, coupé de parenthèses, d'exclamations, d'interrogations, fixe les mouvements de l'âme et du corps sans jamais donner l'impression de l'immobilité. Un ou deux détails, un croquis rapide à la place d'une description, une image qui nous arrache à la triste réalité, un contraste qui juxtapose, dans le même cauchemar, les affres de l'agonie et la beauté du corps de la femme, rendent si pathétiques des aveux et des confidences interrompus souvent de pitraeries destinées à desserrer l'étau de l'angoisse.

Cette œuvre si personnelle ressortit aussi à une poétique et à une esthétique qu'on peut qualifier de parisiennes. Cet enfant de Paris vit tellement de sa ville qu'elle est devenue un espace intériorisé. Paris se trouve filtré, absorbé par l'esprit du poète, qui, en retour, peut se projeter sur Paris (enfer et paradis), extériorisant son moi multiple.

Illustration de couverture :

Affiche de la pièce de Jean-Luc Abel.

Je suis François, d'après François Villon, jouée en 1996-1997.

*Colloques, congrès et conférences
sur le Moyen Âge N° 9*

ISBN 978-2-7453-2115-2



9 782745 321152